

Exposé de Claudia Wirz, journaliste indépendante, auteure et, jusqu'en 2016, rédactrice à la NZZ pendant de longues années

La viande et la moralisation des marchés

Mesdames, Messieurs

C'est un honneur pour moi de pouvoir contribuer par mon exposé à votre assemblée de ce jour. Le sujet, représenté par le titre « Viande et la moralisation des marchés » est d'une brûlante actualité – et s'insère dans l'histoire. Nous vivons une époque d'hyper-moralisation démontrée actuellement chaque vendredi – et pas seulement à ce moment. Même si les jeunes pour le climat, et les adultes qui profitent de leur mise en lumière, se préoccupent avant tout pour le climat en général, et à la rigueur pour les voyages en avion en particulier, l'idée de passer des vols à la consommation de viande n'est pas aussi étonnante qu'il paraît. La consommation de viande en tant que péché est un sujet apprécié et récurrent des débats moralisateurs passés et présents.

Rappelons-nous – pour rester pour le moment dans l'actualité – du « Veggie-day » obligatoire proposé par les Verts allemands lors de la campagne de 2013. Un sujet qui échauffe aussi les esprits chez nous en Suisse. Actuellement les activistes de la protection des animaux se mettent efficacement en scène au niveau médiatique avec leurs blocages des abattoirs et autres veillées. Ce que la plupart des médias reprennent avec reconnaissance, et quelque naïveté, en particulier les moralistes de tous bords.

Sans oublier les initiatives populaires sur le sujet. Certaines d'entre elles ont déjà abouti politiquement. Et je rappellerai aussi la votation sur « une alimentation durable et équitable » - un contre-projet du Conseil communal – qui a été approuvée par 60% de la population de la ville de Zurich en novembre 2017.

Mais malgré ces mouvements, je ne crois pas que la consommation de viande, ni l'industrie carnée, soient gravement menacées. Et les chiffres donnent raison à cette appréciation. La majorité des gens mangent volontiers de la viande et se paient de belles vacances. Ce sont là les contradictions de l'âme humaine ! Et rappelons-nous aussi que le débat sur le « Veggie-Day » de 2013 allait trop loin pour le goût majoritaire. Il est prouvé qu'il a porté préjudice aux Verts allemands à l'époque, établissant leur image comme un parti des interdits, ennemi des plaisirs. L'exigence d'un « Veggie-Day » obligatoire pour tous était tout simplement trop extrême. Et je considère aussi comme beaucoup trop extrême pour obtenir une majorité l'initiative sur l'élevage intensif qui est actuellement en phase de récolte de signatures. Il en va tout autrement que pour l'initiative sur les résidences secondaires à l'époque. Celle-ci en effet ne concernait qu'une minorité de la population, et en plus supposément les « riches ». Là, on peut parfaitement faire un exemple pour la majorité, ça ne fait pas mal. Mais lorsqu'il s'agit concrètement du steak dans son assiette, la population en décide autrement.

Je suis néanmoins d'avis que la branche concernée ne peut pas tout simplement ignorer ces mouvements ; cela ne ferait que provoquer les forces moralisatrices, et donc les renforcer. Et cela aiderait en plus les champions de la cause pour avancer toutes les critiques possibles sur leur ennemi tout désigné comme étant le lobby de la viande, insensible, capitaliste et « pesant des milliards ».

Pour une plus grande transparence je dois encore ajouter que vous avez devant vous une oratrice qui mange très peu de viande, et qui a même vécu pendant plus de dix ans comme végétarienne totale. C'est mon séjour en Chine qui m'a rendue végétarienne. Dans les années 80 j'ai eu l'occasion de passer deux années comme étudiante en échange dans la République populaire, et ce que j'ai pu y voir en matière de production de viande m'a coupé l'envie de manger de la viande pendant des années. Je suis convaincue qu'il en aurait été de même pour vous. Mon idée n'est pas de faire ici de l'impérialisme culturel et de présenter la culture occidentale comme étant meilleure que la chinoise. Il faut se rappeler quelle était la situation en Chine de l'époque à la lumière de la terreur maoïste qui, quelques dizaines d'années auparavant, avait provoqué la plus grande famine « de main humaine » avec 45 millions de morts. Il n'est pas étonnant que, en ces moments de balbutiements d'un nouveau bien-être, la protection et la dignité des animaux n'aient pas été placées au premier plan. Chez nous aussi, en Europe, il a fallu du temps jusqu'à ce que ces réflexions en faveur de nos congénères puissent mûrir et s'imposer.

La Chine présente d'ailleurs aujourd'hui une toute autre image. Certes la consommation de viande augmente globalement, mais les scènes végétarienne et végane croissent elles aussi. Elles représentent aujourd'hui déjà plus de 50 millions de personnes. La problématique de la production industrielle et de l'abattage des animaux est aussi un sujet récurrent parmi les influenceurs urbains de ce pays. Avoir des animaux de compagnie chez soi – encore strictement interdit et poursuivi sous Mao comme un signe d'embourgeoisement – est très tendance aujourd'hui et les restaurants végétariens et véganes poussent comme des champignons. A propos champignons : en Chine ils sont considérés comme des aliments promettant une longue vie. Difficile de trouver un meilleur argument de marketing sur le marché alimentaire chinois.

Mais pourquoi cette digression sur la Chine ? Elle me semble intéressante et instructive dans la mesure où elle illustre un processus qui s'est aussi déroulé chez nous en Europe de manière similaire, et continue à se développer. La protection des animaux, et cela on peut le comprendre culturellement, est une préoccupation pour une société d'abondance. Et pour comprendre la tendance actuelle, il vaut donc la peine de jeter un regard sur le passé, car l'hyper-moralisation actuelle se développe historiquement.

Consommer de la viande ne signifie pas juste s'alimenter, ça a de tout temps été une façon d'affirmer quelque chose. La culture gréco-romaine considérait la nature non transformée – c'est-à-dire la forêt et les marais – comme étant sans valeur, et la consommation de viande comme « barbare ». Pour les Grecs et les Romains la culture du sol, et donc l'alimentation « pythagoricienne », autrement dit végétarienne, étaient par contre considérées comme un signe de culture. Les véritables biens de luxe n'étaient donc pas la viande et le poisson, mais les fruits, les olives et le pain. Même des empereurs romains comme Julien et Septimus Severus festoyaient avec des raisins et des légumineuses lors de leurs banquets, plutôt qu'avec de la viande. Le mode alimentaire « barbare » n'est arrivé à Rome qu'avec Maximinus Thrax, le premier empereur soldat dont le père était d'ailleurs probablement un Goth. Son biographe Julius Capitolinus rapporte avec répulsion que l'empereur consommait chaque jour 40 livres de viande et buvait 20 litres de vin, délaissant totalement les légumes. Pour un Romain, l'incarnation même du manque absolu de culture. Des réflexions sur l'éthique envers les animaux ne jouaient certainement aucun rôle pour eux, il s'agissait de se démarquer culturellement. Une motivation qui se répète à l'identique avec les influenceurs actuels : se démarquer est une façon de se créer une identité.

Le christianisme à son tour a fait de la viande – à nouveau dans le sens d'une affirmation – le symbole du renoncement et de la pénitence, ce qui se manifeste aujourd'hui encore dans le repas de poisson du vendredi. Ceci, pendant très longtemps, n'aura sans doute concerné qu'une couche sociale et spirituelle supérieure puisque la grande majorité jeûnait très certainement par obligation, par manque chronique d'aliments. Mais tout cela a changé avec l'industrialisation. Les populations ont quitté les campagnes et les fermes, l'agriculture est

passée de productrice d'aliments à fournisseuse de matières premières pour l'industrie alimentaire, les populations se sont éloignées de la terre nourricière et des processus de production. Pour Friedrich Engels, qui a décrit les souffrances des travailleurs, la viande était un objet de la lutte des classes. Elle était le symbole des repas des dominants et il rêvait d'une prolétarianisation de la consommation de viande. Et c'est ce qui s'est réalisé, mais au prix des élevages intensifs et des abattages industriels, avec tous leurs effets secondaires.

Ce n'est pas un hasard si la première Société végétarienne de l'époque moderne a été fondée en 1875 à Manchester. C'est là que se regroupaient à la fois le travail et le capital. Pour la première fois le mouvement végétarien était organisé, et comme toujours dans de tels cas il s'agissait d'un groupement élitare. Ce qui est encore le cas aujourd'hui. A peine la viande était-elle devenue le bien commun des petites gens, que l'élite bourgeoise, citadine et intellectuelle a trouvé dans le végétarisme une nouvelle façon de se distinguer. A cette époque se développe pour la première fois le noble respect envers la vie des animaux, et pour la première fois survient aussi l'argument que la culture offrirait, en comparaison avec l'élevage, une plus grande productivité. Pour l'essentiel, les arguments des mouvements des végétariens, des véganes et des défenseurs des animaux sont restés les mêmes à ce jour. Je constate néanmoins une différence : le mouvement actuel de défense du climat et des végétariens est certes toujours élitare, mais il présente de fortes caractéristiques anticapitalistes.

Mais comment faut-il donc réagir en tant que branche ? Je suis convaincue que les appels à la raison et à la morale n'apportent rien, aussi justifiés soient-ils. Se poser en donneurs de leçons donne l'impression que l'on est désemparé et sur la défensive. Même la Protection suisse des animaux par exemple n'est pas parvenue, malgré de vastes campagnes très coûteuses, à dissuader les jeunes de se détourner des vestes avec col en fourrure ou les familles d'aller au cirque ou au zoo. Les initiatives contre l'expérimentation animale n'ont eu aucune chance. A mon avis il faut convaincre les gens avec leurs propres armes.

Et très concrètement il me vient à l'esprit trois mesures qui pourraient être acceptées de manière positive dans l'air du temps.

Foodwaste, ou gaspillage alimentaire : on l'a entendu à nouveau récemment, il s'agit d'un important problème de notre époque. Que pourrait faire la branche carnée pour s'y opposer ? La philosophie nose-to-tail ou du museau à la queue, qui n'est pas nouvelle dans votre branche, donne en fait une bonne réponse et devrait tout à fait être entendue par un public hype. Il s'agit également là d'une prise de position, à savoir contre le gaspillage et en faveur de l'innovation culinaire, et pourrait donner ainsi à plus d'un mangeur de viande qui aurait une mauvaise conscience latente de quoi se tranquilliser et se rassurer. Pour le moment, ce concept en est encore à ses débuts, mais je suis convaincue qu'avec des interventions de marketing appropriées il a les moyens de se développer et qu'il permettra de donner des signes crédibles pour une réconciliation de la consommation de viande et de l'écologie.

Le **Crowdbutchering** est un concept similaire. Un bovin, un porc ou un agneau ne sera abattu que lorsqu'il aura été vendu dans sa totalité. Personnellement je connais plus d'un consommateur vert, urbain et au pouvoir d'achat intéressant qui ne se procure plus sa viande que de cette façon. Je suis convaincue que ce concept peut lui aussi encore être développé. Dans ce cas, la clé est l'accès facilité, ce qui peut très bien se réaliser grâce à la digitalisation de notre société.

Déchets plastiques et microplastiques sont aussi un sujet qui préoccupe beaucoup nos contemporains. Lorsque je vois, en particulier dans les supermarchés, tous ces emballages en plastique, pour la viande également, cela me dérange bien souvent moi aussi. Et je n'en achète pas. Tellement de déchets, tellement de plastique. En particulier les boucheries-charcuteries artisanales ont là, à mon avis, de nombreuses possibilités pour donner un signe clair avec une gestion habile des emballages. Je ne sais pas exactement comment cela est

géré en Suisse, mais dans le Sud de l'Allemagne de nombreuses boucheries saluent expressément le fait que les clients arrivent avec leurs propres emballages.

Et une dernière réflexion en matière de marketing : **des sortes de viandes innovantes** avec un bon bilan énergétique et des modes de production respectueux des animaux méritent d'être mises en avant. Je pense là par exemple à l'élevage de cerfs qui nous donnent une viande saine, n'ont pas besoin d'aliments concentrés et proposent aux animaux un mode d'élevage respectueux de l'espèce. Sur le Zugerberg, en plein milieu d'une zone d'excursions appréciée du public, se met en place actuellement une vaste installation de recherche de l'EPF, entre autres pour l'élevage de daims. Je suis convaincue qu'une telle installation peut largement contribuer à faire connaître et apprécier ce type de viande.

Je considère que la branche, mais aussi l'Etat, ont des obligations. Vous vivez des animaux. Par conséquent vous avez aussi une responsabilité particulière envers les animaux. Des irrégularités dans les étables de Suisse ou les abattoirs ne peuvent en aucun cas être tolérées ou relativisées, et doivent être condamnées très strictement, déjà **préventivement** si possible, par les organisations. Des infractions contre les animaux, ou pire encore de la maltraitance en contradiction avec les prescriptions, ne causent pas seulement des dommages à votre image, mais sont inacceptables du point de vue éthique. A mon avis la branche pourrait faire plus dans ce domaine. Pourquoi ne pas fonder un comité indépendant pour la protection des animaux ? Je ne suis pas la seule à être scandalisée lorsque Markus Ritter, le Président des paysans, relativise les rapports récurrents sur des infractions graves contre les règles dans l'élevage en expliquant que les agriculteurs seraient en fait débordés, ou que l'agriculteur concerné traverserait justement une situation privée difficile. Tout cela ne peut être considéré comme des excuses pour ne pas respecter les règlements. Au contraire, je considère cela du cynisme. Si la branche ferme les yeux dans de tels cas, elle ne cause pas seulement du tort aux animaux, mais aussi à elle-même.

Ma conclusion : la viande fait dans une certaine mesure partie d'une bonne vie. Et cela va rester ainsi. Mais pour l'avenir je me souhaite globalement ce qui suit : nous devrions manger moins de viande en ce qui concerne la quantité totale d'animaux abattus. Nous devrions manger plus de viande dans le sens de l'idée « du museau à la queue ». Nous devrions manger une meilleure viande dans le sens d'un meilleur bilan climatique et d'une meilleure protection des animaux, et nous devrions dépenser plus pour la viande, dans le sens de la réalité des coûts. Et notre époque y est favorable.

C'est ainsi que je souhaite terminer mon intervention, en vous remerciant pour votre attention.